

## L'enquête de Glozel

### CINQUIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE

Vichy, 10 novembre. — Journée de détente. Après le travail, la récréation.

Cette dernière est offerte par le Syndicat d'initiative de Vichy; le secrétaire général, M. Place, en a établi le programme. Il s'agit d'une excursion en automobile dans la montagne de la Madeleine (site le plus élevé du département, à 1.165 mètres), au bois de l'Assise, point réputé pour la belle vue qu'on y découvre. Et il s'y trouve aussi de quoi intéresser des préhistoriens. Au sommet est une table en granit — quelque peu fissurée. La légende raconte que les rigoles sont faites de mains d'homme, sans doute, pour l'écoulement du sang des victimes. Tout est possible. Il faut reconnaître, toutefois, que, hier, les préhistoriens croyaient bien plus à des fissures naturelles qu'à une œuvre humaine.

L'excursion est fort belle, à recommander aux touristes, en été.

Quittant Vichy, les voitures gagnent le Mayet-de-Montagne. A l'horizon se profilent les monts Dôme.

Toute la commission est là, moins M. Bosch-Gimpera, parti ce matin pour Barcelone: M. et Mme Forrer, Miss Garrod, MM. Peyrony, l'abbé Favret, Hamal, sont présents, 5 sur les 8 membres de la commission internationale. (MM. Pittard et Bosch-Gimpera sont partis, et M. Absalon n'a pu venir), et plusieurs journalistes sont de la caravane. Pays pittoresque et varié. On arrive au Moulin Noir, où a lieu le déjeuner, et où la truite, le lièvre et le reste sont appréciés.

Mais, hélas! voilà que survient la pluie. Doit-on abandonner la partie? Plusieurs le font, sans pudeur; la commission et quelques journalistes remontent en voiture jusqu'à la loge des Gardes ou maison forestière. Ici, il faut mettre pied à terre, et, comme Tartarin, procéder *pedibus et jambis*. On grimpe donc sous les grands arbres, dans la broussaille, le cailloutis et, trop souvent, l'eau ou la fange, jusqu'au sommet. Il pleut avec abondance. Nulle vue. Et du brouillard s'ajoute aux autres distractions. Celles-ci épuisées, il faut sonner la retraite, car la nuit vient, et même très vite; on a déjeuné tard, et longuement.

Les choses se gâtent ici. Car les uns vont plus vite que les autres. Il n'y a pas de piste, ou ce qu'il y en a est caché sous les feuilles tombées: bref, les groupes ne prennent pas la même direction. La nuit arrive vite, le brouillard s'épaissit: assez vite, les groupes, comprenant trois dames, sont isolés les uns des autres, et suivent des inspirations diverses.

Ils sont nettement perdus dans la nuit qui est tombée, ils ne s'entendent plus mutuellement, et sont égaillés dans toutes les directions, sauf la bonne que personne ne peut reconnaître. Il n'y a qu'une chose à faire: descendre, évidemment, mais par nuit noire la descente peut être périlleuse. Et elle est désagréable: entre la chute sur le roc à peine moussu, celle dans la fange, et celle dans le cailloutis, on choisit avec peine. Mais on fait celles que veulent les circonstances.

Sur cette question des chutes, la documentation est abondante. Nous sommes tous revenus des ébats sur la mousse. C'est un pur leurre. Car, sous la mousse, la roche est extraordinairement dure. En fait, toutes les préférences vont à la fange. Le lecteur est privé de ne pas voir là un indice de turpitude morale. La fange est tendre, sans résistance. Le seul inconvénient est qu'on se demande vite quand elle se décidera à résister. Car l'idée de s'y abîmer n'est point plaisante. C'est bon pour un moment seulement. (Inutile de dire que, pour le vêtement, c'est déplorable. Mais, dans la nuit, nous ne le voyons pas. Et, à la lumière, en fait, nous en sommes plutôt fiers...)

N'ayant aucun intérêt à rester à 1.000 mètres d'altitude, nous descendons toujours. Mais, dans la nuit noire, descendre est plus dangereux que monter. La bonne humeur se maintient toutefois, et un journaliste ayant brisé sa canne dans sa chute, la commission, qui parle très volontiers de toutes choses — sauf de l'Affaire, bien entendu, — fait observer que cela vaut mieux que s'il s'agissait de la pipe. La presse acquiesce pleinement, en donnant au mot ses deux sens, propre et figuré. Car elle pense bien que le moment viendra où elle pourra fumer la pipe du contentement, de la joie organique, distincte de celles de l'anxiété, de l'attente, de la perplexité, de la méditation. Tout de même, quel embarras si l'un de nous se brisait un membre. Mme Forrer, qui est de notre quatuor, tient le coup vigoureusement. M. Forrer aussi, qui veut beaucoup que la commission reste intacte. Car toute l'enquête serait à recommencer...

L'aventure toutefois a bien fini. L'escouade la plus éprouvée a tout à coup rencontré, deviné, un filet de sentier, à la lisière du bois, qui a conduit à une vague piste plus large, aboutissant enfin à une sorte de route qui, elle, conduisit à une route orthodoxe. Et des lueurs apparurent au loin, celles du hameau de la Bur-

nolle, où, au logis d'une famille hospitalière de sabotier, chez les Fougère, fut offert avec le couvert le chaud dont le besoin était devenu pressant, et dont il fut profité pendant l'heure qu'il fallut à un émissaire infiniment complaisant pour aller chercher et ramener les voitures.

Après, l'épisode parut charmant. Et il en fut parlé avec abondance et gaieté. Mais, sur le moment, cela manquait d'agrément réel. Les habitations sont très éparses et ne se trouvent que dans la vallée.

Le rire n'empêcha pas de philosopher, et le sens de l'orientation fut très naturellement un des sujets qui s'imposèrent. Que pouvions-nous faire avec carte, mais sans lumière, sans boussole et sans ciel découvert? Le mot pour rire fut donné par notre confrère Tricot-Royer, de la presse anversoise, qui raconta le conseil donné par un médecin, quelque peu ironiste, à un client qui se plaignait de perdre avec l'âge le sens des directions, celui de s'alimenter quelque temps de pigeons voyageurs.

L'épisode des bois de l'Assise restera comme un des souvenirs très gais — après coup — de la séance finale de l'enquête de Glozel. Mais au lieu de nous retrouver à Vichy à 6 heures, c'était à 10 heures. Et trempés.

Au banquet, quelques discours rapides ont été prononcés, par M. Place, au nom du Syndicat d'initiative, par M. Forrer, au nom de la commission, par M. Tricot-Royer, au nom de la presse, par M. Mosnier, délégué départemental de la commission des monuments historiques, et dont l'exposé de la genèse de Glozel a fort intéressé; son éloge des efforts du docteur Morlet a été vivement applaudi.

Et maintenant la commission est dispersée. Attendons son rapport, et constatons que la plus sincère cordialité a régné entre elle et la presse. Reconnaissons aussi que la commission s'est tenu parole: elle n'a absolument rien dit. C'était convenu ainsi.

Ajoutons, comme dernière nouvelle, que la tablette mise à jour par M. l'abbé Favret a été entièrement déshabillée par le docteur Morlet. Elle ne présente, semble-t-il, aucun signe nouveau différent de ceux des autres tablettes extraites jusqu'ici.

Voici l'enquête de Glozel terminée. Elle commença par le travail et dans la boue et s'acheva par la récréation dans la fange.

HENRY DE VARIGNY.

Journal des débats

11/11/1927



135883